

## II.

Le monde s'offrait à elle. Tout, absolument tout était possible.

Les pâturages ornés de rosée scintillaient à perte de vue, et tant de chemins qui s'ouvraient à elle lui permettaient de respirer. Les différentes voies possibles l'étourdisaient cependant. Jamais auparavant elle n'avait eu à porter le fardeau du choix. Aussi loin qu'elle pouvait s'en souvenir, *il* avait toujours été là pour les faire à sa place.

Sentiers rocaillieux et routes pavées, pentes aiguës et coupes à travers les champs, elle ne savait quoi emprunter. Une bourrasque la gifla. Les courants d'air s'insinuaient par filets entre chaque racine de ses cheveux et les vagues de vent soulevaient les pans de sa robe brune. *Il* lui avait fait don du vêtement quelques années auparavant, lorsque la jeune fille avait commencé à mûrir.

Sur les hauts, elle surplombait le paysage, mais la hauteur lui donnait la migraine, tant qu'elle voulait au plus vite se décider, pour redescendre la colline. Lorsqu'elle regardait l'horizon, le soleil blanc l'aveuglait; elle baissait aussitôt le regard.

Après quelques minutes, elle constata qu'aucune direction établie ne l'inspirait, et elle pensa qu'en coupant à travers les champs, elle pourrait jouer avec les insectes et faire de jolies couronnes de fleurs.

Déterminée, elle souleva légèrement sa robe, s'élança, et dégringola la butte de terre d'une foulée, ne prenant pas la peine de regarder derrière elle.

Pourtant, c'était elle-même qu'elle laissait derrière. Sa famille, son enfance, son identité. Lorsque plus tard elle y repenserait, elle se dirait que c'était une bonne chose. Elle avait peut-être déshonoré son nom et sa famille, mais, en disparaissant, elle ne causait plus de tort. Et même un mariage ne pouvait palier la honte qu'elle était devenue pour son sang. Alors, la fuite. Et sans nom.

Ses bas en laine ne lui montaient pas au genoux, les épis de blé et autres hautes herbes chatouillaient ses jambes frêles et blanches. Un soleil de dix heures commençait à chauffer et elle ne savait où ses pas la menaient.

Puis c'est une envolée de papillons devant elle qui la surprit. Ses lèvres se fendirent en sourire et elle s'élança à travers cette volière en liberté. Des papillons blancs, des jaunes, des tachés, des purs. Elle en reconnut un, dont le jumeau demeurait actuellement dans un cadre dans le cabinet de son père.

-Ah! Très cher père! Si vous saviez combien ma libération me procure de joie!

Les papillons avaient disparu. La jeune fille reporta alors son attention sur les bourgeons prêts à éclore en ce mois d'avril. L'hiver avait longuement subsisté, comme si il avait voulu étendre son règne jusqu'à la mi-juin. Mais l'hiver avait fait son temps et était désormais chassé par le printemps.

-Doux printemps qui expose sa renaissance sur les territoires froids! S'exclama-t-elle d'un bond en cueillant un coquelicot à la pointe de la floraison, avant que la tige ne soit cassée par le geste brusque de la jeune fille. Elle soupira.

-Ce fut une bien triste romance.

Elle jeta la fleur déchue sur le côté et continua son chemin.

Jamais, non jamais, elle n'avait pensé être un jour aussi perdue. Et seule. Terriblement seule. Mais ce n'était au fond qu'une illusion qu'elle se gardait de réaliser. Et elle en venait toujours à la même conclusion. Sans personne pour la guider, elle se sentait affreusement vulnérable. Faible, petite et triste. C'était ainsi qu'*il* l'avait qualifiée lorsqu'elle lui a tourné le dos. En même temps, elle l'avait bien mérité.

Et maintenant la voici. Perdue et sans lui. Peut-être même perdue sans lui.

Pourtant, son cœur lui disait d'avancer. Son cœur se contentait de considérer ses actes comme de simples peccadilles. C'était plus simple ainsi. Mais quand elle pensait avec sa tête c'était tout autre chose. Barbant n'était-ce-pas? Alors elle continuait d'avancer. Elle regardait tout droit, mais ses pieds déviaient de temps à autre sur le côté.

Elle avait désormais quitté les champs de bruyère, et arpentait maintenant la lisière d'un bois. Elle hésitait à pénétrer à l'intérieur. À vrai dire, on ne savait jamais quel loup on pouvait rencontrer dans ce genre de lieu sombre. Pourtant, il lui suffisait de suivre le sentier et de se dépêcher un peu. Si elle se souvenait bien, ce bois longeait la propriété d'un négociant, et de l'autre côté cela débouchait sur la route principale. Elle avait de nombreuses fois emprunté avec ses parents ou son grand frère cette grande route, qui menait tout droit à la capitale. Elle pourrait peut-être rejoindre la ville, sa tante logeait là-bas. Quoi qu'il en soit, elle ne l'atteindrait pas avant quelques jours de marche, peut-être même quelques semaines. Il fallait trouver une solution pour le présent.

Peut-être pourrait-t-elle demander l'hospitalité pour une nuit chez quelconque habitant. La jeune fille était

cruellement naïve, et était persuadée que chaque être humain était bon. Inconsciente ou innocente, qui sait? La jeune fille réfléchit et constata que le soleil s'était bien déplacé depuis ses repérages sur la colline. Il devait être au mieux treize heures, au pire seize heures.

Tant pis. Elle prit la décision de s'aventurer dans la forêt, sans savoir que cela déboucherait sur une véritable aventure. Il fallait qu'elle trouve l'issue de ce bois avant la nuit, ce qui ne serait pas une mince affaire.

Elle marchait, trottnait, parfois revenait à traîner des pieds. Par moments, elle entendait un bruissement de feuillage, un coup sur la droite, puis derrière elle, puis à sa gauche. Alors son pouls s'accélérait et elle sentait son cœur vibrer tel la batterie d'un orchestre funèbre. Pour cette raison, elle accélérait le pas, en cadence avec sa cage thoracique, et son souffle s'affolait en crescendo. Puis plus aucun bruit. Alors elle reprenait un rythme normal, et c'était la mélodie du vent et des oiseaux qui parvenait à ses oreilles.

Plus elle marchait, plus elle souhaitait s'arrêter. Les virages sinueux se dessinant dans la pénombre du bois semblaient interminables et elle suivait désormais ses pas, hagards. La douce chaleur qui quelques heures plus tôt parvenait à s'infiltrer dans les recoins de ce toit de feuilles, était maintenant disparue, comme chassée par le froid qui attendait depuis l'aube. Signe malheureux pour la jeune fille qui comprenait peu à peu que les glorieuses heures du soleil étaient révolues.

Elle ne se reconnaissait plus. Vagabonde et à quelques minutes d'une funeste hypothermie. Jamais, non, jamais elle n'aurait cru un jour se retrouver dans une telle situation. Et que dirait sa mère si elle voyait sa fille? Cette pensée lui remonta le moral.

Elle avait arrêté de compter ses pas et cherchait alors un autre occupation. Il fallait qu'elle arrête de se focaliser sur ses phalanges mortes, ses dents qui claquaient ou ses jambes grelottantes. Il fallait surtout qu'elle arrête de se répéter mécaniquement que sa mort était imminente. Cela rendrait ses dernières secondes encore plus tristes que sa courte vie entière. La jeune fille attendait un miracle. Ces mêmes miracles improvisés qui surviennent à l'instant fatidique dans ces romans qu'elle lisait cachée dans les écuries. Le miracle se faisait attendre. Elle commençait à perdre patience.

-Ô Seigneur, qu'ai-je bien pu faire d'aussi diabolique pour finir mon existence seule et sans amour, invoqua-t-elle en vain.

C'est alors qu'un bruit prompt retentissant au loin lui glaça le sang. Sa respiration se coupa et son corps se figea. Il fallait qu'elle se cache, quitte à sortir du sentier. «Méfie-toi donc du loup qui rôde dans les bois, méfie-toi de l'homme qui chasse son repas» comme le disait la comptine. Elle devait absolument se cacher, maintenant. Cependant, ses muscles ne répondaient plus. Ce fut lorsqu'elle reconnut que le bruit était en fait des pas de course, qu'elle se jeta d'un bond derrière l'arbre le plus proche. Elle sentit une brûlure en dessous de son genou et souffla, mais il fallait rester silencieuse.

La personne qui s'approchait était réellement au pas de course, elle arrivait en face. La main plaquée sur ses lèvres gercées, la jeune fille tentait de calmer sa respiration qui n'avait jamais été si bruyante. La personne qui courait à petites foulées n'était plus qu'à quelques mètres. La jeune fille sentit des gouttes d'eau brûlantes couler le long de ses joues. La personne était juste à côté. Elle, elle retenait son souffle. Le coureur passa juste derrière elle. La jeune fille voulut hurler de peur. L'inconnu dépassa le tronc et continua sa course. Elle se demanda si c'était fini. Les pas s'éloignaient. Son corps se détendit légèrement et elle relâcha alors son bras. Mais c'est alors qu'elle entendit le coureur chuter. Elle perçut le son de vêtements épais se frottant contre le gravier et la terre humide du sentier. Elle entendit même un petit cri, qui n'avait rien avoir avec une voix d'homme. Puis plus rien. Le silence tomba comme le jour et demeura pendant de longues secondes. Mais quelle fut sa stupeur lorsque la jeune fille discerna dans le bruit des graviers des pleurs. C'était un enfant qui pleurait, à grosses larmes.

Alors, la jeune fille fut prise d'un courage étranger. Elle se leva tout doucement, et, toujours dissimulée derrière le tronc sombre, elle se retourna en direction de l'individu. C'est une petite silhouette recroquevillée sur elle-même qu'elle vit. Un enfant sans hésitation. Déduisant qu'il n'y avait aucun danger imminent, la jeune fille décida de s'approcher de lui, peut-être même de lui parler. Obnubilée par l'étranger, elle posa un pied devant l'autre et ainsi de suite, en essayant de faire le moins de bruit qu'il lui était possible. Tâche utopique suite au crissement de ses souliers dans les gravillons. L'enfant se retourna de surprise. Elle ne parvenait pas à distinguer correctement les traits de celui-ci, tant la nuit était sombre. Dans le noir, dans cette nuit froide, elle rassembla un courage inconnu dont elle était pourtant dotée, et vint s'accroupir à côté du petit être en sanglots. Celui-ci releva ses prunelles brillantes vers elle. Un long moment passa pendant lequel seul le bruissement des branches des hauts conifères berçait la rencontre.

-Es-tu perdu? Se hasarda finalement la fille.

L'enfant entrouvrit les lèvres, puis se résigna, il regarda autour de lui puis finit par prononcer des mots à peine intelligibles.

-Je me rends à la capitale.

Sa voix hésitante était meurtrie par une inquiétude alarmante, et la jeune fille s'en soucia aussitôt.

-Mais il se trouve que la capitale se trouve de l'autre côté, tu ne te dirigeais pas dans le bon sens pauvre enfant. Comment se fait-il que tu sois tout seul, et à cette heure si tardive?

-Ma maman m'a envoyé chercher un médecin, mon plus jeune frère est malade, avoua l'enfant.

-Vis-tu loin d'ici?

-Non nous habitons un peu plus loin, au delà du grand bosquet. Il ne s'agit que d'une demi-heure de marche, assura-t-il.

-Amène moi à ton frère, je saurai.

Alors la jeune fille et l'enfant se relevèrent et, après avoir séché ses larmes d'un revers de la main, il l'entraîna à toute allure à travers la lugubre végétation.

C'est après une vingtaine de minutes qu'ils débouchèrent sur une clairière, et, au versant d'une petite colline, se dressait tant bien que mal une maison, qui relevait plus de la cabane que de la demeure. C'est au clair de la lune que la jeune fille découvrit que son nouveau compagnon était bien un garçon, qui semblait avoir quelques années de moins. Ou alors, son corps, qui était aussi frêle que sa voix, avait juste prit quelques années de retard de par une très probable sous-alimentation.

Le garçon lui prit le bras, et l'entraîna vers la modeste habitation. Une fois arrivée devant la porte d'entrée, la jeune fille pouvait passer ses doigts sur les fissures du torchis pitoyable.

Le garçon ouvrit avec hâte la porte et pénétra dans sa petite maison, suivit de la jeune fille. Ils arrivèrent dans l'unique pièce de l'habitation. Celle-ci était réchauffée par un petit foyer qui survivait au fond la pièce, une sombre table massive trônait dans un coin, entourée par quatre petits tabourets en chêne. De l'autre côté étaient regroupées autour de la cheminée quatre couchettes, certaines dont l'utilité était douteuse, d'après les trous et l'épaisseur passive de certaines. À côté siégeait une commode très rustique. Au mur de droite se trouvaient des ustensiles de cuisine ainsi que quelques vêtements, des seaux vides, des fourches et une faucille. Néanmoins, la pièce était chaude et sèche, et de petites bougies allumées çà et là donnaient une atmosphère réconfortante à l'endroit. C'est alors qu'au fond de la pièce une femme brune et trapue se tourna vers eux. Elle, qui portait dans une main une petite marmite et dans l'autre ce qui semblait être un nourrisson, avait le teint livide et couvert de sueur, mais elle sembla soulagée de voir son fils.

-Samson, tu as fait vite. Où est donc le médecin, et qui est cette fille si bien vêtue?

Elle déposa la marmite sur le faible feu et s'approcha des deux jeunes gens.

-Je ne suis pas allé jusqu'à la capitale maman, je l'ai rencontrée dans le bois, elle a dit qu'elle pouvait nous aider.

La mère reporta son attention sur la jeune fille et la dévisagea.

-Ma chère, quel est ton nom, qui es-tu? Lui demanda-t-elle.

La jeune fille ne sut étonnamment quoi répondre. Naturellement, sa génitrice lui avait donné un prénom à sa naissance, elle avait pris le grand nom de sa famille. Mais maintenant, tout avait changé. Qui était-elle? Que faisait-elle? Qu'allait-elle faire? À quoi était-elle destinée? Rien n'avait de sens et Dieu savait qu'elle en cherchait un. Alors, qui était-elle? Portait-elle le nom que ses parents lui avaient donné, ou le nom qu'ils la forçaient à prendre? C'était la raison même de sa fuite, elle qui ne voulait pas être épouse et qui voulait découvrir le monde, elle obtenait finalement ce qu'elle voulait. Seulement, le monde n'était pas exactement ce à quoi elle s'attendait.

-Détrompez-vous, je ne suis personne. Mais à vrai dire je suis tout le monde, nous sommes tous semblables, avec nos rêves, nos choix, et nos geôliers. Je suis venue vous aider.

La femme, quelque peu consternée, acquiesça. Elle fit signe à la jeune fille de la suivre dans le fond de la pièce, Samson à leur suite. Là, contre le mur, se trouvait un vrai lit, et emmitouflé sous un immense duvet, un petit garçon.

-C'est Thomas, cela fait trois nuits qu'il est comme ça, et la fièvre ne fait qu'empirer, l'informa Samson.

La jeune médecin en herbe s'approcha du petit corps brûlant. Le prénommé Thomas n'avait pas plus de six ans, et possédait visiblement un sommeil léger, car il se réveilla au toucher froid de la jeune fille. Il était doté de deux grandes prunelles bleues comme l'océan et ses joues rouges était deux pommes dans lesquelles on souhaitait croquer.

-Tu- tu vas me guérir? Bégaya le chérubin d'une voix étrangement rauque.

-Assurément Thomas, tu verras, tu vas très vite te remettre sur pieds, lui promit la jeune fille d'un grand sourire.

À vrai dire, elle essayait surtout de se convaincre elle même. Lentement, elle examinait les plaques rouges sur le corps de l'enfant, et ces horribles squames qui le marquaient.

-Tend la langue s'il te plaît, demanda-t-elle à Thomas.

Celui-ci s'exécuta, et la jeune fille essaya douloureusement de garder son calme en voyant la langue écarlate du petit ange.

«La scarlatine» pensa-t-elle tout de suite. «C'était évidemment la scarlatine». Elle se tourna vers la mère qui s'était mise de côté, les joues ruisselantes.

-Madame, il me faut du camphre.

-Chère enfant appelle moi donc Annie, il doit m'en rester une bouteille.

La femme se dirigea vers la commode en bois, attrapa un petit flacon vert et le tendit à la jeune fille.

-Samson, il n'y en aura pas assez, informa la jeune fille.

Le garçon, qui tenait le nourrisson dans ses bras était désespéré, au bord des larmes. Il partit s'asseoir sur un des tabourets, rejoint par sa mère qui elle pleurait déjà.

-Est ce que tu vas me guérir? Il faut que je grandisse pour être explorateur, tu dois me guérir, déclara Thomas à la jeune fille.

Celle-ci lui administra le peu de camphre qui était à disposition et elle lui fit un ravissant sourire.

-Ne t'inquiète pas, tu réaliseras ton rêve, lui assura-t-elle.

Le petit garçon se mit à tousser gravement et commença à respirer difficilement. Derrière, Samson annonça à sa mère qu'il se rendrait à la capitale aux aurores. La jeune fille ne savait que faire, et les yeux de son protégé l'inspira. Elle, qui était jusqu'à maintenant accroupie, se leva et alla chercher un tabouret. Elle revint auprès du petit Thomas et s'installa.

-Je vais te raconter une histoire, tu veux?

L'intéressé hocha difficilement la tête et observa la fille, tout oui.

-Alors. Il était une fois, dans un pays lointain, un petit garçon très beau et très courageux, tout semblable à toi. Il vivait dans une jolie chaumière nichée sur les flancs d'une montagne, et tous les matins, il descendait à la traite pour aider ses parents, ses frères et ses sœurs. Ce petit garçon avait un rêve. Il voulait voir l'Océan. Alors un jour, il se décida. Il se leva aux aurores et remplit un sac de vivres qu'il emporta avec lui. Il était déterminé. Le petit garçon marcha fort longtemps et réfléchit plusieurs fois à rebrousser chemin, pensant à sa maman et son papa qu'il n'avait point prévenus. Chose qu'il regretta imaginant sa fragile maman meurtrie d'inquiétude. Mais son objectif lui remontait le moral et il savait qu'étant maintenant lancé, il ne pouvait abandonner.

Il marcha des jours durant, sans froid ni craintes. Il escaladait des montagnes, puis se laissait rouler jusqu'en bas des collines, il cueillait des fleurs et courait après les lapins. C'était un garçon qui n'avait assurément pas peur de la liberté. Au troisième jour, le garçon finit par sortir du bois qu'il arpentait depuis plus d'une journée. Mais ce qu'il n'avait pas prévu, c'était que ce bois débouchait sur une falaise, ou plutôt un ravin. L'autre côté devait être à treize pieds au devant et entre les deux terres se promenait à toute allure un grand courant d'eau. Le garçon ne savait quoi faire. Il ne pouvait pas abandonner et en même temps, un saut pourrait s'avérer funeste. Il savait que l'Océan se trouvait au delà du ravin. Partir à ce point de l'aventure était inconcevable si bien que le garçon prit son élan, respira un grand coup et il s'élança, il courut le plus vite qu'il lui était permis et poussa de toute sa puissance sur ses jambes pour sauter. Il lui sembla un instant qu'il allait s'envoler, que peut-être les moineaux et autres volatiles allaient venir l'accompagner jusqu'au firmament. Mais la chute qu'il ressentait était bien réelle et je t'assure qu'il crut mourir en voyant le bord de la falaise encore loin de ses mains tendues. Il tombait, tombait, encore et encore et finalement sentit l'eau froide s'insinuer partout en son corps et l'englober tout entier.

-Il va mourir? s'affola Thomas.

-Heureusement, reprit la conteuse, le garçon remonta aussi vite à la surface et inspira un grand coup. C'est alors qu'il vit passer non loin dans le courant un tronc d'arbre mort et il saisit l'opportunité. Il se hissa à califourchon dessus et se laissa promener par le bois mort. Ce qu'il n'avait pas pensé c'est qu'en suivant le courant, cela allait le mener jusqu'à son rêve. C'est lorsqu'il vit au loin une étendue bleue paraissant infinie qu'il réalisa.

-L'Océan! S'exclama Thomas, avant de tousser dans le creux de sa main.

-Oui Thomas, l'Océan, il y était. Malgré ses doutes et difficultés, il y parvenait enfin. Et le tronc finit sa course folle en se jetant dans l'estuaire et, perdant un instant son équilibre, le petit garçon fit son entrée dans les merveilles de son imaginaire. Il avait pour but de voir l'Océan, mais c'était encore mieux, il se perdait dedans. Son rêve Thomas. C'était ces champs de saphirs miroitant au gré du vent que le soleil des marins faisait scintiller. Le petit garçon resta ainsi quelques heures à dériver, veillant quand même à la côte pour pouvoir s'en retourner plus tard. Les exquises contemplations qui lui étaient permises lui semblaient

surréalistes. Peu après il rentra, non sans se promettre de revenir un jour. Quand après le voyage il fut chez lui, il raconta tout à ses parents, ces derniers étaient furieux de son escapade. Ils lui dirent non sans tarder de retourner à sa tâche. Il allait obéir, mais tu sais ce qu'il a dit à sa mère? Il lui a dit : "Tu sais maman, la mer est une très jolie princesse, chanteuse et capricieuse". Puis il s'en est allé vers l'étable où son quotidien l'attendait de pied ferme. Mais tu sais Thomas, quelque chose avait changé en lui. Il avait réalisé son rêve, et son rêve l'avait baptisé.

Thomas, les yeux scintillants d'espoir, lui dévoila un sourire béat.

-Je suis comme lui, je veux être un aventurier.

Sur ces mots, le petit garçon ferma les yeux et ses songes tintinnabulant l'emportèrent loin de la réalité.

Dans une bonté que les moyens limitaient, Annie offrit une couchette à la jeune conteuse qui la remercia chaleureusement. La morne maisonnée s'endormit promptement mais ce ne fut qu'un piètre répit.

Au lointain milieu de la nuit, un cri retentit réveillant en sursaut Samson, Annie et la jeune fille. Tous trois se précipitèrent au chevet du petit être dont la fièvre n'avait jamais eu d'égal. Emmitoufflé dans son lit, Thomas était en proie à des tremblements maladifs et ne semblait pas conscient.

C'est alors qu'on frappa à la porte. Une première fois. Comme personne n'alla ouvrir, une seconde fois. La jeune fille, qui tenait la main de Thomas, la remit à Annie et se précipita vers la porte. Peut-être avait-on par le plus grand des hasards entendu le triste épisode qui se déroulait ici, peut-être une bonne âme avait-elle décidé de leur venir en aide, peut-être même qu'un médecin, qui sait, était-il parvenu jusqu'à eux. La jeune fille pria en bonne foi. Elle ouvrit la porte. Elle crut défaillir.

*Il* se tenait devant elle. Le visage rude et l'esprit fermé, il n'avait point changé. Et tout deux se scrutaient de la même façon que lors de leur séparation. Quand elle était partie, qu'elle lui avait tourné le dos et qu'il avait juré qu'elle ne serait rien sans lui, vouée à l'échec.

Les plaintes oscillantes entre les gémissements et les sanglots du petit souffrant ramenèrent la jeune fille à la réalité. Elle retourna alors auprès de son protégé, le nouveau venu n'attendant pas de permission d'entrée pour s'exécuter. Thomas était épuisé, le visage en proie aux flammes de la fièvre et la nuque ruisselante d'eau, son sort semblait scellé. Samson, qui tenait entre ses bras le nourrisson, et Annie, qui tenait la petite main frêle de Thomas, se trouvaient agenouillés au pied du lit bancal, alors que la jeune désespérée tentait de faire tenir le linge mouillé sur le front brûlant du petit garçon. *Il* se tenait à l'écart, ne perdant pas une miette de la scène, dévorant sa jolie trouvaille des yeux. Dans le lit, Thomas, dans un dernier souffle, poussa un cri aigu. Annie se précipita au dessus de lui, qui demeurait désormais les paupières closes. La mère releva le bas du duvet et tâta les minuscules pieds de son enfant. Des larmes débordèrent de ses yeux bruns et elle s'effondra sur le corps inerte du garçon. Samson leva les yeux vers celle qui devait être sa sauveuse, il plongea ses prunelles bleues scintillantes de larmes, jumelles à celles du défunt, vers la jeune fille et sembla la pardonner d'un mouvement de ses lèvres rosées. Puis il ferma très fort ses paupières et se tourna vers sa mère, pour l'encercler de tout son corps. La jeune fille, pour qui ces gens n'étaient que des inconnus il y a quelques heures, sentit son corps se déchirer en milliers de fragments de porcelaine. Elle voulut pleurer, jurer, crier, hurler. Elle n'était pas triste, pas en colère ni déçue, elle ne ressentait rien. Plus rien. Absolument rien. Elle se sentait vide, ou plus encore, elle ne se sentait pas. Elle se tourna vers *lui*, qui figurait debout, impassible. Avec son assurance et sa détermination habituelle, il lui tendit la main.

-Tu sais ce qu'il te reste à faire, lui souffla-t-il.

Alors, lentement, l'esprit vidé de toute émotion, la jeune fille se leva, prit la main qu'il tendait, jeta un dernier regard à Samson et à la morne famille par dessus son épaule, plongea ensuite ses yeux dans ceux profond de son diktat anthropomorphe, et le suivit. Main dans la main, ils sortirent de l'habitation.

Je cliquai sur le petit rectangle rouge, et, sans être sauvegardée, la page de traitement de texte se ferma. Je reportai désormais mon attention sur une lettre d'embauche que je m'apprêtais à rédiger, avant d'être pris d'une inspiration soudaine. Résigné, j'avais abandonné cette pulsion.

Invisible et ignoré, *il* nous riait au nez.

Car c'est lorsque nous ne suivons pas ce que nous voulons vraiment, que nous ne devenons pas qui nous sommes réellement.